

VIC DEMAYO

EN DIAGONALE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042532628

Dépôt légal : juin 2026

À Lydia
À ma famille, la petite comme la grande

*À traverser en diagonale, on gagnera assurément du
temps, mais à quel point augmentons-nous notre marge de
risque ?*

Anonyme

Chapitre un

Tangente...

« Droite qui touche une courbe en un point sans la croiser. »

« Les emmerdements volent en escadrilles. » C'est ce que dit le père de Manu, mon ami d'enfance. En vrai, la phrase est de Jacques Chirac. Le père de Manu a toujours la phrase qu'il faut dans chaque situation. Ces phrases ne m'aident pas, elles m'ont toujours exaspéré, elles sont une pincée de sel sur les éraflures de la vie. Il a l'habitude d'ajouter *« les bonnes nouvelles aussi »*, mais personne n'écoute jamais cette précision, l'homme est pessimiste par nature.

Et pourtant mon histoire se situe précisément entre ces deux phrases.

Il y a quelques années, quand tout a commencé, quand tout s'est compliqué, quand j'ai vu le nez de l'escadrille, j'étais un homme heureux, marié, professionnellement accompli et financièrement à l'aise. Mais à relire *« J'étais un homme heureux, marié, professionnellement accompli et financièrement à l'aise »*, on comprend vite que je me leurrais, comme beaucoup d'êtres humains pris dans la nasse de la société, sur le bonheur. On croit trop vite que le bonheur et le confort sont une seule et même chose, alors qu'ils sont deux pans de notre sérénité. On peut avoir l'un sans l'autre. Celui qui a les deux ... Que dirait le père de Manu ? *« Celui qui a les deux va faire des jaloux ? Celui qui a les deux va en sacrifier un ? »*

Pour ma part, celui qui a les deux est un homme accompli.

Ce jour-là, une manifestation avait attiré une centaine de milliers de travailleurs à Paris et la police avait pris des précautions sans précédent. Lassé par le vandalisme des casseurs, le gouvernement avait décidé d'encadrer le cortège de manière drastique.

Quant à moi, je me fichais bien des revendications sociales, d'une part parce que je ne croyais pas en leurs bonnes intentions, d'autre part car je gagnais suffisamment bien ma vie pour ne pas me plaindre. Mon seul souci ce jour funeste, je dis *funeste*, mais à ce moment-là, je ne connaissais pas encore l'ampleur des dégâts, était donc de trouver une ligne de métro qui fonctionne correctement, une rame qui passe et me ramène à mon bureau. La station Place d'Italie était condamnée, mais celle de Corvisart apparaissait ouverte sur mon téléphone portable. J'étais à peine à trois cents mètres, mais il me fallait couper le cortège et rien ne m'effrayait plus que les pétards, les sirènes et les gaz, d'autant plus que les attentats nous ont conditionnés et la panique peut survenir facilement.

Je passais les barrages sous les quelques regards suspicieux des CRS et me retrouvais en pleine manifestation. On y trouvait des jeunes, des vieux, des enfants. Je m'étonnais d'y voir des adolescents inquiets des conditions de travail à venir, j'en aurais presque ri si je n'avais cette boule au ventre, mais je l'avoue, je suis un peu peureux.

Fort en géométrie, je décelais une diagonale qui allait me conduire tout droit sur le trottoir d'en face. Je me lançais donc, tel un acrobate dans le vide, priant pour attraper des deux mains le trapèze qui viendrait face à moi ; juste une question de synchronisation.

Plus vite que je ne l'aurais cru, je me retrouvais dans une rue avoisinante, où les cris n'étaient plus qu'un lointain murmure. Je croisais quelques manifestants égarés, mais heureux. On se saluait, s'interpellait, la manifestation n'étant plus alors qu'une immense fraternité. Pouvaient-ils imaginer que loin de partager leurs idéaux, ils me terrorisaient tout simplement ?

J'aperçus enfin la bouche de métro de la station Corvisart et dévalais les marches comme si une bande de communistes sanguinaires me couraient après.

Mon pass Navigo déjà coincé entre le pouce et l'index, je cherchais des yeux la bonne direction. J'étais en veine, j'entendais un métro au loin, le réseau fonctionnait bien et j'allais pouvoir revenir vers mon bureau que j'imaginais comme un paisible rivage. Mais peut-être était-ce le dernier métro, il fallait que je le prenne, et coûte que coûte, je serais dedans, rien n'allait, ne pouvait plus arrêter le mouvement qui s'était mis en marche. Je dévalais encore des marches, sautant parfois les dernières, je virais, je sprintais jusqu'à voir soudain le métro, portes ouvertes, prêt à m'accueillir. Quand les portes é mirent le signal de fermeture, j'étais encore à deux mètres, mais je savais qu'un saut en longueur me propulserait dans la cabine.

Si j'avais réussi la moitié de ce saut aux épreuves sportives du Baccalauréat, j'aurais eu une très bonne note. Tel un danseur du Bolchoï, je m'élevais dans les airs, la jambe droite en avant, le pied légèrement replié, les bras au service de la vitesse nécessaire.

J'aperçus soudain le nez de l'escadrille, mais un peu tard.

À l'intérieur du wagon, une jeune femme d'environ quatre-vingt-dix kilos, l'air revêche, mais je manque d'objectivité, qui, réalisant qu'elle allait manquer sa station, se leva de son strapontin et se précipita dans un vol plané, moins élégant que le mien, vers le quai.

Jusqu'à cet instant précis, je ne croyais pas en Dieu, plus précisément je n'avais aucune certitude, ni dans un sens ni dans l'autre. Rétrospectivement, c'est le premier événement qui m'a convaincu que le diable existe. C'est une force supérieure bien décidée à nous faire du mal. Pour cela, il utilise la physique, la chimie, les maths, et le hasard. Il est très doué pour jouer avec le hasard. Mais si on croit au diable on croit en Dieu, moins doué en sciences, mais maniant aussi le hasard de belle façon.

Au moment où nos deux corps s'envolaient, nos cerveaux avaient déjà compris ce qui allait se passer, sans aucun

recours possible, il était trop tard. Dans un désir désespéré de trouver une solution, il ordonna à mes bras de faire des moulinets arrière pour freiner ma course, mais nous nous percutâmes tels deux sumos sur le tatami. Je restais pourtant debout alors qu'elle trébuchait, le pied coincé entre la rame et le quai. Lutter contre le diable consistait alors à la dégager avant que la rame ne reparte. Ce fut ma première victoire sur le diable, ce qui ne fut pas de son goût. Il allait bientôt se venger.

La femme disparut en râlant, se fichant éperdument si j'allais bien, j'en venais à regretter que son pied soit toujours accroché à sa jambe. Je restais un instant appuyé sur le mur, massant mes genoux, mon torse et mon front. Chacune des parties avait percuté leurs homologues féminins.

Les gens me regardaient bizarrement, un peu de dégoût, un rien de mépris, et aucune compassion. J'étais le malotru qui avait fait mal à une pauvre femme, alors on m'assimilait forcément à l'homme violent qui bat régulièrement sa femme. Bien au contraire je suis d'une grande douceur avec les femmes, la mienne, comme celles d'avant, et celles d'après.

Soudain, je sentis mon nez couler, les gouttes venant s'écraser au sol. Je portais ma main à mon nez ensanglanté. Je redressais la tête et tachais ma chemise blanche. À trente ans, on croit encore qu'une chemise blanche est déterminante dans la signature d'un contrat et je décidais donc de rentrer chez moi pour me changer.

Le diable préparait sa revanche.

Je ressortais de la station et traversais à nouveau la manifestation. Plusieurs manifestants s'inquiétèrent et me demandèrent si les CRS m'avaient frappé. La plupart n'attendaient pas la réponse, il était évident que c'était l'œuvre d'une police brutale qui tentait d'écraser un mouvement populaire à coups de matraque. La vérité n'a aucune importance, seule l'histoire qu'on raconte compte vraiment.